

SELÇUK ALTUN

**LE SULTAN
DE BYZANCE**

ROMAN

**TRADUIT DU TURC
PAR FERDA FIDAN**

GALAADE ÉDITIONS

On me tue si j'embrasse, et si je n'embrasse, je meurs.

K.

ALPHA

Chaque fois que je disais mon prénom, j'en expliquais la signification en arabe et j'étais gêné quand on en prononçait mal la dernière syllabe. J'interrogeai un jour ma grand-mère qui me répondit d'un air morne : « C'était le prénom de ton arrière-grand-père. » Lancés dans le commerce extérieur à Trabzon, mes aïeux étaient rapidement devenus le clan le plus riche de la mer Noire. Mais j'étais fatigué d'entendre comment mes ancêtres irresponsables, réfugiés en Turquie après la guerre de Crimée, avaient ensuite dilapidé toute leur fortune.

Ma mère s'étant inscrite à la faculté de droit à Istanbul, mon grand-père en profita pour s'installer dans cette ville. Toutefois ma mère ne fut autorisée à exploiter ses compétences juridiques que pour l'administration de l'immeuble où ils vivaient à Galata et de l'immeuble de bureaux situé à Şişli. C'est à l'époque où leur fille unique s'était éprise de leur locataire américain que mon grand-père et son

épouse avaient connu leur dernière dispute. Mais, grâce au consentement de ma grand-mère, ma mère put finalement épouser Paul Hackett qui était l'envoyé d'un magazine international. Je vins au monde l'année suivante à l'hôpital de la fondation, à soixante-dix pas de chez nous. J'avais deux ans lorsque mon grand-père mourut. Quatre mois après, mes parents divorçaient. Tandis que Paul Hackett rentrait chez lui pour ne plus jamais donner signe de vie, nous emménagions chez ma grand-mère, dans l'immeuble d'à côté.

C'est là que nous vécûmes ensemble tout au long de mes études secondaires. Tandis que ma grand-mère maternelle était considérée comme la « maîtresse de maison », ma mère et moi étions comme un frère et une sœur « toujours en bisbille ». Lorsque je lui demandai : « Tu n'as même pas gardé une photo de papa ? », ma mère répliqua d'un ton cinglant : « Si tu as envie de voir cet ingrat, tu n'as qu'à te regarder dans la glace ! » Grâce à mon ingrat de père, je ne ressemblais pas du tout à ma mère, cette femme aux yeux protubérants, au visage chevalin, aux cheveux frisés. Ma mère n'était jamais plus laide que quand elle cherchait à être élégante. Naturellement, elle passait le plus clair de son temps dans les salons de beauté. Ambitieuse et entreprenante, elle cultivait à merveille l'hypocrisie et le mystère. Non contente d'encaisser chaque mois les loyers

de trente-quatre bureaux et de douze appartements, elle avait encore trouvé le moyen d'acheter au rabais trois immeubles situés dans la rue d'en bas.

Notre famille avait été brisée par la liaison de Paul Hackett avec une jeune Canadienne dévergondée. J'avais huit ans lorsque cette information me fut communiquée à l'instigation de ma grand-mère. Tous les matins ma mère tressaillait à ma vue. Elle garda envers moi une attitude revêche jusqu'au jour où nous parvint la nouvelle de la mort de Paul Hackett. Le vieux psychologue juif chez qui on me conduisait jurait qu'il s'agissait là d'une réaction de ma mère à l'endroit de son ex-mari.

Elle ne m'achetait jamais de jouets, ne fêtait pas mes anniversaires et se désintéressait de mes résultats scolaires. Pendant quelque temps je la soupçonnai de vouloir se venger ainsi de son ex-mari. Quand j'avais besoin d'un coup de main, je courais chez Eugenio Geniale, le Seigneur de Galata. Ce Levantin que les migrants d'Anatolie appelaient le Père Engin, était un professeur d'histoire de l'art en retraite. Cet homme éclairé qui paraissait toujours la soixantaine m'apprit à lire l'encyclopédie article par article, à dévorer les dictionnaires, à repérer différents styles architecturaux sur la façade des bâtiments de pierre à l'abandon, à commander à la mer et à poser des énigmes au ciel.

L'année où j'entrai à l'école primaire, Eugenio m'offrit un martin-pêcheur empaillé et dès lors, les autres jouets ont perdu tout intérêt à mes yeux. Je ne sais plus en l'honneur de qui je baptisai du nom de Tristan cet oiseau long de vingt centimètres, au dos et à la queue d'un bleu éclatant, aux épaules vert foncé, au cou blanc et au bec pointu.

L'immeuble Ispilandit est le plus élégant de la rue Hacı Ali. Les immeubles fatigués qui l'encadrent s'appuient sur ses épaules, tandis que ceux d'en face se penchent en avant, avec l'air de se livrer à un étrange culte. Nous avons toujours vécu dans ces deux appartements spacieux situés au dernier étage de l'immeuble de pierre. Chaque fois que je tendais la main, dans le vieil ascenseur, vers le bouton du septième étage, je savais qu'un souffle frais viendrait m'effleurer le visage. En entrant dans le salon, on était accueilli par la vue de la mer qui s'étendait du Bosphore à la Corne d'Or, avec à l'arrière-plan la silhouette de la ville où se détachaient les monuments ottomans et byzantins. Ce panorama brumeux était mon aire de jeux. À la fin de mes cours, je me tenais collé à la fenêtre du balcon, pour faire semblant de régler la circulation sur le Bosphore. Transformant la Marmara en un bassin d'ornement, j'imaginai des aventures amoureuses entre les navires, les vapeurs, les bateaux de pêche et les péniches. Quand le soleil se braquait ainsi qu'un projecteur sur la mer, je déclenchais la guerre entre

deux armées de vagues agressives. Celle qui coulait de la mer vers le Bosphore s'appelait la Marmara et les insurgés qui s'efforçaient de les contrer, Aramram. Tandis que j'essayais d'imaginer cette bataille avec tous ses effets, le pauvre Tristan tremblait sur mes genoux. Les mouettes sont les ornements des toits de Galata dont le plus récent n'a pas moins de cent cinquante ans. Malgré les protestations de Tristan, j'avais adopté et baptisé Arti la mouette trapue qui avait élu domicile sur notre balconnet. Mais le jour où je la surpris en train de manger sa fiente, je m'en détournai et résolu de me faire végétarien. Sur ma carte d'identité je portais le nom de ma mère (Asil) mais je l'appelais toujours par son prénom. Le jour où je fus reçu bachelier, je lui dis : « Je te remercie, Akile, pour toutes ces gamineries que tu m'as fait subir quand j'étais gamin. Sinon j'aurais mis très longtemps à découvrir que je pouvais me suffire à moi-même. »

Si la tour de Galata, mon symbole sacré, me manquait, je me précipitais dans la cuisine. Dès que j'entrouvrais le rideau de dentelle, le monument cylindrique de soixante-dix mètres de haut avançait vers moi. Chaque fois que je me retrouvais nez à nez avec sa coiffe conique, j'avais envie d'un cornet de glace. Quand je songeais qu'aucun poète ou peintre ne s'était jeté dans le vide du haut de son balcon, je désespérais de l'art et de la littérature turcs. Tandis que

j'y cherchais des visages mystérieux à l'aide de jumelles, un guide aux allures de robot expliquait à des touristes fatigués que la tour avait été construite en bois par l'empereur byzantin Justinien en 528, puis reconstruite en pierre par les Génois en 1348, avant d'être réhabilitée par les Ottomans en 1510. A force de l'examiner pierre par pierre, j'appris à entreprendre dans les couloirs du temps des safaris en trois dimensions. Eugenio disait: « La tour de Galata est un intermédiaire entre Byzance et les Ottomans. »

C'est par l'entremise d'Alberto que j'avais fait la connaissance d'Eugenio que je considérais comme mon père adoptif. Alberto Longo et moi fréquentâmes les mêmes écoles jusqu'à l'université. Il vivait avec sa mère et sa sœur aînée Elsa dans l'immeuble Doğan, le plus historique de Galata, et ils se trouvaient être les voisins d'Eugenio. D'origine italienne, le père d'Alberto avait quitté sa mère native de Chios, pour aller s'installer à Melbourne. Mais lui, au moins, il avait la chance, chaque été, de passer un mois chez son père qui était capitaine de yacht. Sa mère, une droguée du boulot, était chef comptable dans un hôtel et s'esclaffait en prononçant mon prénom à l'envers. Elsa aux yeux verts, qui avait deux ans de plus que moi, fut mon premier amour. Parce qu'elle me pinçait les joues et qu'elle me prenait le bras quand nous allions au cinéma, je croyais qu'elle m'aimait en retour. L'année où elle devait

entrer au lycée, elle alla rejoindre sa tante à Gênes, découvrit son homosexualité et s'installa à Venise.

Je m'étais intégré très vite à l'école primaire Okçumusa située à deux cent vingt-deux pas de chez nous. Je trouvais à ce bâtiment une allure théâtrale qui semblait défier l'inclinaison de la rue. J'essayais (en pure perte) d'impressionner ma grand-mère en collectionnant les premiers prix, et plus tard, les lycéennes indifférentes, en décrochant les mentions les plus hautes. Je ne retombai plus jamais amoureux après Elsa. Je ne vécus aucun flirt réellement sérieux. Les garçons qui n'hésitaient pas à faire les clowns pour draguer les filles me répugnaient mais ce que je craignais par-dessus tout, c'était d'être refusé. Ma grand-mère qui me trouvait très orgueilleux, disait que j'étais la « copie conforme de mon grand-père ».

Lorsque j'entrai au lycée autrichien situé à cent cinquante cinq pas de chez nous, Eugenio se contenta de me dire : « Tu y apprendras parfaitement l'anglais et l'allemand. » Il était de bon ton de comparer le lycée avec une prison. Pour ma part, il me faisait penser aux hôpitaux de campagne qu'on voyait dans les films épiques. Je ne comprenais pas ceux qui avaient horreur des cours de langue étrangère : chaque mot nouveau découvert excitait mon appétit comme si je venais de remplir une case supplémentaire dans une grille de mots croisés. Herr T. B. qui ne ratait jamais l'occasion de citer un aphorisme d'Elias Canetti était mon professeur

préféré. En m'apprenant les échecs, il me dit : « Si  a devient une obsession, je décline toute responsabilité. » Par ailleurs, il me dit aussi : « Tu es un polyglotte n  », et je ne pense pas l'avoir d cu sur ce point. En quittant le lycée avec la promotion de la cent onzième année, je maîtrisais en effet l'italien et le français, sans oublier l'ottoman que j'avais appris pour pouvoir déchiffrer les inscriptions de la fontaine située à proximité de la tour de Galata.

J'avais fait acheter à ma grand-mère la version turque de l'*Encyclopedia Britannica* en lui faisant croire qu'il faisait partie des livres scolaires obligatoires.   raison de cinq pages par jour, je lus les vingt-deux volumes ligne par ligne, en huit ans. J'étais en quatrième lorsque la porte de ma chambre s'ouvrit pour la première fois avec cérémonie ; j'étais concentré sur l'article « entomologie » de mon encyclopédie. Le rire ironique d'Akile m'indisposa.

« Ton père est mort », me dit-elle d'une voix tranquille, comme pour me souhaiter une prompte guérison.

J'étais en train de lire, non sans scepticisme, la phrase : « Plus de sept cent mille espèces d'insectes classées et au moins autant d'espèces inconnues » et je me demandai par quel biais elle avait appris la nouvelle.

Je me contentai de dire : « Comment ? » Mon sang se gla a dans mes veines quand elle répondit : « Qu'importe la vigne, pourvu qu'on ait le raisin ! »